

## Chapitre 1

### La fin d'une époque

La mort surprenante de Loïc Lanjard avait coupé court à l'ouverture d'une action judiciaire sur ses divers forfaits. Il n'était pas enterré depuis huit jours qu'à Barjelac les langues se délièrent pour lui en prêter beaucoup plus qu'il n'en avait commis, donnant naissance à une véritable légende de *serial-killer*, avec un trop-plein d'exagérations ou d'inexactitudes. De là où il était maintenant, feu Monsieur le maire devait trouver ces boursoufflures inacceptables, mais néanmoins flatteuses : elles lui permettaient enfin d'atteindre ce flamboiement auquel il avait toujours aspiré de son vivant. Ce que son seul bilan municipal lui aurait interdit, malgré tous ses pathétiques efforts d'héroïsation. Et quand bien même aurait-on dressé un décompte précis de ses exactions, il n'aurait pu prétendre à entrer dans les annales criminologiques. Là aussi son score restait décevant : dans les deux registres où il avait tenté de s'illustrer, la médiocrité s'imposait comme la tonalité de base.

Pourtant, un dernier carré d'irréductibles avait essayé de pérenniser sa mémoire, en proposant dans l'urgence qu'on baptisât à son nom une des futures rues de cette zone industrielle toujours en friche qu'il avait appelée de ses vœux. Cette plaque une fois posée, pensaient-ils, personne ne songerait à la retirer, et il fallait donc prendre les détracteurs de vitesse. Mais le décès du maire avait libéré la plume de l'un des éditorialistes du principal journal local, l'affranchissant d'une censure de plusieurs années : il osa écrire dans un billet d'humeur, que donner le nom de cet homme à une rue était immérité, et qu'à la limite, baptiser une impasse avec serait plus logique. En tout cas plus adéquat avec son palmarès étriqué. Beaucoup pouffèrent en douce et partagèrent son point de vue. Les gens sont cruels même envers les morts : dès qu'on leur offre un bon mot, ils s'en repaissent. La suggestion d'un hommage pareil parut dès lors mal venue. A côté de la plaque. Ce qui est un comble pour une plaque de rue. On l'oublia donc aussitôt.

Pour remplacer le défunt dans son fauteuil, on n'avait que l'embarras du choix. Loïc Lanjard avait su s'entourer d'un troupeau d'incapables, aux cervelles semi-liquides, dont aucun n'avait ou n'aurait su lui tenir tête. Incapables au point de se déclarer inaptes à sa succession, tous autant qu'ils étaient, malgré quelques bouffées d'ego vite balayées devant l'ampleur du boulot qui les attendait.

Personne dans cette équipe d'éclopés ne se portait candidat : chacun alléguait des incompatibilités diverses avec ce remplacement auquel ils n'avaient jamais pensé, tant l'emprise de Lanjard sur eux avait été forte, et appelée à durer. A l'Indus, la clientèle tentait bien de les motiver. Elle faisait entre deux bocks des pronostics qui s'annulaient les uns les autres parce que tous les outsiders présumés se récusait à la file. Cela donnait l'impression d'une course de trot où tous les canassons souffrant du même amble se disqualifiaient dès le paddock. Louisa Patafix avait bien sa petite idée : sur le moins pire d'entre eux, celui qui aurait pu faire la blague, au moins jusqu'à la prochaine élection. Mais elle restait sur sa réserve habituelle, et se contentait de faire la moue dès qu'on avançait un nom devant elle. En fait, ces derniers jours l'avaient tenue éloignée de sa tribune favorite, au café de l'Indus, et distraite de sa tâche de faiseuse de rois, parce qu'elle était très contrariée par l'atmosphère sinistre qui ré-

gnait dans son étude, chez les notaires associés. Et le plus dur, c'est que c'était son propre patron qui y mettait du sien. Les quelques consignes qu'elle attendait de lui n'étaient même plus formulées. Malgré son expertise qui lui aurait pratiquement permis de tout gérer à sa place, elle avait besoin d'être rassurée par un brin d'autorité, une hiérarchisation des demandes. Juste par principe : pour lui permettre de bien jouer son rôle, celui d'une faisant-fonction-de-clerc certes, mais dont tous reconnaissaient l'excellence, ce qui constituait sa plus grande satisfaction. Or ce changement inédit dans leurs rapports la déboussolait quelque peu. Depuis une semaine Maître Escudié arrivait ou partait à n'importe quelle heure sans desserrer les dents, la saluant à peine, alors qu'il avait toujours été d'une ponctualité et d'une courtoisie exemplaires. Le peu de temps qu'il restait maintenant assis à son bureau, c'était pour survoler les gros titres du Figaro et éplucher la page locale du canard du jour.

Comme la lecture en était très vite faite, il rejetait le journal en vrac devant lui avant de s'abîmer dans une longue rêverie, le regard perdu sur les rinceaux à palmettes dorées de cette tapisserie de style empire, d'un vert sombre et sans doute encore assombri par l'âge, puisque c'était son propre père qui

l'avait choisie quarante ans plus tôt. Puis sur une brusque impulsion, il nouait à la hâte son foulard autour du cou et décampait comme si une mouche l'avait piqué. Louisa commença à se demander s'il ne couvait pas une bonne dépression. Cela paraissait l'explication la plus simple, puisque le niveau de l'immobilier, écroulé par un quasi-quinquennat de socialisme et les réformes délirantes d'une ministre écologique aux cheveux gras, repartait enfin à la hausse. D'accord, ce n'était pas encore le plein boom, et le prix du mètre carré à Barjelac n'atteindrait jamais celui de Neuilly, mais c'était encourageant.

Or un matin, en regagnant son lieu de travail, un matin pluvieux de fin de printemps, un de ces jours où l'on ne sait plus s'il faut ou non remiser ses vêtements d'hiver au placard et aérer ceux d'été, Louisa éprouva l'une des plus fortes émotions de sa vie. La porte de l'étude était déjà entrouverte quand elle déboucha sur le palier du premier étage, alors qu'elle arrivait toujours avant les autres depuis des lustres. L'appréhension qui la saisit en poussant cette porte était disproportionnée : après tout, n'importe qui dans l'équipe muni de sa clef aurait pu passer à l'improviste avant elle, à commencer par la femme de ménage, pour une raison ou une autre. L'étage était silencieux. Trop silencieux. Elle sentit son cœur se pincer et se décrocher, puis son pouls

s'accélérer. Et plus elle s'avancait, et plus l'intuition s'ancrait en elle qu'il était arrivé quelque chose de grave. Sans s'en rendre compte, et pour maintenir à distance un danger encore invisible, elle avait tendu instinctivement devant elle son bras droit, au bout duquel se balançait son sac à main de pécarier. C'était une arme d'appoint bien dérisoire malgré la griffe d'un grand faiseur auquel elle consacrait une bonne partie de sa paye maigrichonne. Louisa était une folle des fringues et rognait sur toutes ses dépenses pour maintenir sa garde-robe à un niveau convenable d'élégance, la seule, la vraie : celle que l'on ne remarque pas. Elle se dirigeait donc vers le bureau de son patron, comme une héroïne de pub brandissant une promotion, mais d'un pas de plus en plus hésitant, poussée par une sorte d'instinct.

En découvrant le notaire affalé sur son bureau, la face écrasée contre, le torse plié en deux, elle avala son cri d'effroi, commettant un bruit étrange de robinetterie animale. Maître Escudé avait la tête enfoncée jusqu'au cou dans un sac de plastique transparent qui moulait étroitement son crâne chauve et les grandes oreilles roses qui le flanquaient. Louisa eut un haut-le-cœur car cette image lui évoqua d'emblée de la charcuterie emballée par la grande distribution. Sur son sous-main, juste à côté de cette tête grassouillette sous blister, une

enveloppe non cachetée reposait en évidence, calée par son stylo. Il n'y avait aucun désordre dans la pièce, rangée comme une période-room du style Empire au Musée des Arts Décoratifs. Cette mise en scène très sobre, conforme à la discrétion du vieux garçon, évoquait un suicide tranquille, si tant est que l'on puisse accorder ces deux mots. Les jeux semblaient faits pour Georges Escudié. Louisa ne toucha pas au corps. Appeler au secours maintenant n'aurait servi à rien. Malgré sa peine, qui était bien réelle, et sa stupeur qui ne l'était pas moins, elle gardait la tête froide. Elle n'eut donc aucun scrupule à tirer la lettre hors de l'enveloppe. Avec sa belle écriture racée (celle d'une bourgeoisie qui avait su s'exprimer un jour autrement que par des S.M.S, indéchiffrables sans une lecture phonétique à voix haute), le patron y avait juste inscrit, suivi de son paraphe : *Je suis un misérable. Pardonnez-moi pour tout le dérangement.*

Frustrée par la minceur des explications, Louisa chercha par réflexe au dos de la feuille un post-scriptum, ou un petit quelque chose de nature à l'éclairer davantage sur ce baisser-de-rideau aussi précipité qu'inattendu. N'y trouvant rien, elle s'en voulut autant de sa propre naïveté qu'elle n'en voulait au défunt pour son non-dit. *Tu parles d'une confession*, pensa-t-elle en reniflant, la truffe humide de larmes, *nous voilà bien avancés ! Toujours dans*

*la demi-mesure, ce cornichon... Même mort ! La demi-mesure et les demi-mots. Dans le boulot, c'était suffisant pour se comprendre... Mais là ! là... ! Il aurait pu se forcer un peu...*

La réponse ne lui fut donnée qu'au bout d'une semaine, mais ce délai la rendait encore plus dérangeante.